

Dessiner les vivants

Bahareh Akrami La Parisienne, qui a échappé à l'attentat du Carillon et dont la famille a fui l'Iran des mollahs, est la dessinatrice non officielle du procès du 13 Novembre.



LE PORTRAIT

Is se trompent, ceux qui croient en la générosité du destin. Ignorent-ils à quel point ce dernier est capable de se jouer des humains ? Bahareh Akrami, elle, sait. Elle l'a raconté, un soir de septembre, à la barre du procès des attentats du 13 Novembre, en choisissant ses mots : « *Je suis une double rescapée.* » Par deux fois, d'abord en Iran où elle est née, puis en France, où sa famille s'est réfugiée, sa vie a été heurtée par l'obscurantisme religieux. Par deux fois, Bahareh Akrami a échappé à la violence de l'islamisme radical : « *Quelle ironie ! J'ai fait le lien, direct.* » Bahareh Akrami, que tout le monde appelle Babou est devenue une figure centrale de la microsociété d'habitants du prétoire qui s'est forgée au fil des mois, en marge du procès des attentats. Ce n'est pas vraiment à cause de son histoire – beaucoup ignorent qu'elle était au Carillon avec son compagnon, ingénieur-architecte, le soir des attaques. Certains la prennent même pour une avocate quand elle est en réalité free-lance dans la com. Si elle a émergé dans ce paquebot judiciaire, c'est grâce à son « *expertise en gribouillis pour parler de choses sérieuses.* » Depuis janvier, et les premiers interrogatoires des accusés, la Parisienne de 39 ans relate les audiences dans des cases pu-

bliées sur Twitter et Instagram, façon journal de bord illustré. Sur son iPad, depuis chez elle, les marches du palais de justice ou le troquet qui lui fait face, elle retranscrit avec finesse et un certain sens du détail les moments forts de la journée. Celle qui apprécie Riad Sattouf et Catherine Meurisse « *ne sait pas rester silencieuse* » et trouve par ce biais un moyen sau-

teur de « *repandre la main* » et de se « *sensibiliser* ». A force de passer ses soirées à dessiner des bonshommes un peu curieux, sa fille de 6 ans a fini par lui demander qui ils étaient. L'enfant est encore trop petite pour entrevoir ce qu'ont pu vivre ses parents un mois et demi avant sa naissance, pense alors Bahareh Akrami. Elle est encore trop petite pour qu'on lui explique que son père, sa mère, leurs amis festoyaient dans un bar pris pour cible par un trio de fanatiques armés de Kalachnikov. Que des gens sont morts, que des gens ont été blessés, mais pas ses parents qui ont pu se cacher à temps. « *Je vais bien, mon conjoint va bien, ceux avec qui on était vont bien. On pensait pouvoir attendre pour lui en parler. Mais ce procès me prend beaucoup de temps. Il a bien fallu lui dire pourquoi.* » Bahareh Akrami a une manière de s'exprimer qui ne ressem-

ble à aucune autre. Un timbre un peu traînant, un peu éraillé, émaillé d'étincelles lorsqu'elle s'emballe sur un sujet. Elle distribue des « *oim* », des « *relou* » et des « *dinguo* » comme une ado, au gré de discussions lumineuses et profondes. Ça lui arrive de ne pas descendre du bus juste pour pouvoir écouter la fin d'une conversation, et savourer ensuite le bonheur de la transformer en saynète à raconter. L'identité de son interlocuteur ne change rien à son attitude. Au collège, elle était copine avec autant d'enfants sages que de petites crapules. Sa grande sœur pense que c'est sûrement aux côtés de ces derniers qu'elle a affûté son sens de la vanne et de la repartie.

Elle parle beaucoup mais ne déborde pas d'assurance. Quand elle nous ouvre la porte de son appartement parisien, un matin de juin, on la trouve même un peu inquiète. Silhouette fluette glissée dans un jean gris, elle s'empresse de nous servir un café, attrape d'une main un bol en faïence, y jette une poignée de chocolats. « *Ma mère tient à ce qu'on accueille bien.* » Sa mère, puisque c'est d'elle dont il s'agit, était professeure de mathématiques et syndicaliste en Iran. Elle rencontre son mari – emprisonné pour ses idées avant d'avoir pu s'inscrire à l'université – dans l'effervescence de la chute du régime autoritaire du chah, en 1979. Ils forment un couple de militants communistes épris de liberté, et entrent ensemble en résistance contre la nouvelle république islamique des ayatollahs. Deux enfants naissent de leur union : Azadeh, en 1981, puis Bahareh, deux ans plus tard. En 1984, la lutte n'a jamais été aussi dangereuse. Des milliers d'opposants au régime ont été exécutés. Leurs filles sont trop jeunes pour être orphelines, il faut fuir, partir pour la France. Mais Bahareh est encore un bébé. Comment pourrait-elle endurer un voyage clandestin et silencieux à travers les montagnes turques ? C'est sa grand-mère maternelle qui prendra soin d'elle, à Ispahan. Elle ne se souvient pas du départ de ses parents. On lui a raconté qu'elle jouait dans un square quand sa mère lui a dit au revoir. « *Le jour où tu as toi-même un enfant, tu te rends compte de ce que ça veut dire...* » Ses yeux sombres en amande s'embrument.

A 3 ans, elle quitte à son tour l'Iran pour la France, accompagnée par son aïeule. Ses parents ont obtenu le statut de réfugiés politiques, l'avenir s'annonce plus léger. A son arrivée, elle se souvient être allée avec son père, devenu chauffeur de taxi, chercher une autre petite fille, un peu plus grande, à la sortie d'un bus qui la ramenait de colo : « *Voilà ta sœur !* » Sa grand-mère reste un mois avant de repartir en Iran. « *Toute sa vie était là-bas.* » Elle ne la reverra qu'une fois. Une autre blessure sur laquelle elle ne s'attarde pas.

En France, elle grandit dans une cité-jardin de Châtenay-Malabry, dans les Hauts-de-Seine. Là, la vie est plus douce, même si modeste. Les parents éveillent leurs filles au monde qui les entourent, les triment en manif, les encouragent à lire et à redoubler d'efforts « *pour réussir* ». « *Ils ont tellement cru en nous que je ne me suis jamais dit que je ne serais pas là où je suis aujourd'hui* », dit Babou. Les week-ends sont ponctués d'échappées en RER B direction Paris, le royaume des possibles, où ils arpentent ensemble bibliothèques, parcs et musées. Etudiante, elle ne s'imaginerait pas ailleurs. Elle s'inscrit à la fac de Dauphine. Et à l'Unef. Sa sœur, elle, est entrée à l'ENA après son école d'ingénieur. Comme leurs parents, elles cultivent leur athéisme, et leur goût pour la chose publique. « *Quand tu viens d'une fausse république où le vote ne vaut rien, tu adores voter !* » A la présidentielle, elle a tergiversé avant de choisir Mélenchon. Et d'envoyer illico un chèque à Jadot par culpabilité de ne pas l'avoir aidé à atteindre les 5% nécessaires au remboursement de la campagne.

Aller au procès des attentats n'avait rien d'une évidence. « *T'étais là, tu t'en es sortie, t'as un rôle vis-à-vis de la société, alors on s'est constitués partie civile avec mon conjoint, et j'y suis allée.* » Aujourd'hui, comme beaucoup de ceux dont l'année a été rythmée par les audiences, elle appréhende « *la béance* » des prochains mois. Elle espère pouvoir les occuper en faisant quelque chose de ses comptes rendus dessinés. Peut-être les publier ? Après tout, il suffit d'un coup de main du destin. ♦

Par **JULIETTE DELAGE**
Photo **MARIE ROUGE**